

MORALE.



DE L'ÉCONOMIE.

« Quoi ! vous allez nous parler d'économie ? — Oui, mes jeunes amies.
« — Vous voudriez nous voir intéressées, avarès ? — Non certainement, car
« M. de La Rochefoucauld a dit : *L'avarice est plus opposée à l'économie que la*
« *libéralité*. Je suis cette fois de l'avis du moraliste. — Qu'entendez-vous par
« ce mot économie ? — Un peu de patience, je vais vous le dire. »

J'appelle économie, la mesure et l'ordre dans les dépenses ; vous voyez que ma définition n'a rien qui doive vous inquiéter, et que cette parole ne ressemble point aux maximes d'Harpagon. Par nature, j'ai le cœur assez ouvert et la main assez libérale : je veux vivre avec prudence ; mais thésauriser outre raison m'a toujours semblé une action qui doit déplaire à Dieu. Cependant, je vais vous faire, tout bas, ma confession : quelquefois, je me sens la sourde ambition d'accroître le peu que je possède, ou la crainte exagérée de le perdre. Alors, je combine des projets, je bâtis des châteaux, j'aligne même des chiffres ; cela dure quelques heures. Mais si, par hasard, je passe devant une glace qui me fait honte de tant songer à un long avenir, ou si une amie s'adresse à moi..., tout s'envole, tout tombe, et je reviens à mon plaisir. « Je fais courir, comme
« dit Montaigne, ma dépense avec ma recette ; tantôt l'une devance, tantôt l'autre, mais c'est de peu qu'elles s'abandonnent. » Vous voyez que je serais un très-mauvais professeur d'avarice.

Pour l'ordre et la mesure dans les dépenses, c'est autre chose ; je tiens que dans toutes les positions, avec toutes les fortunes, il faut avoir de la vigilance sur les moindres dépenses, parce que de ce soin de la maîtresse de la maison dépend souvent l'honneur ou la ruine d'une famille.

Avant d'envisager ce côté de la question, parlons un peu, je vous prie, de votre budget. N'avez-vous pas remarqué avec quelle habileté certaines de vos compagnes gèrent leur petit trésor ? Elles reçoivent peu de chose de leurs parents ; néanmoins, pour une bonne œuvre, pour un livre utile, pour un dessin de broderie désiré, elles ont toujours de l'argent. Il est vrai que, comme elles en savent le prix, elles ont un soin scrupuleux de la plus humble parure. Aussi sont-elles toujours mises d'une façon simple, mais accorte et avenante. Elles ne gaspillent rien. Sur un livre

bien tenu, qu'elles montrent avec orgueil à leurs mères, elles écrivent scrupuleusement toutes leurs dépenses. Elles savent ainsi, par le total d'un mois ou d'une saison, ce que pourra leur coûter le mois prochain ou la saison qui va venir. En lisant ce journal, elles reconnaissent aisément la nécessité d'une petite réserve pour l'imprévu, et se conforment sagement à cette nécessité. Qu'une petite fête ait lieu dans la famille ou dans le pensionnat, n'ayez peur, les jeunes filles douées de ce sage esprit auront une chaussure élégante, des gants frais, tout ce qui, en un mot, est à la parure ce que le parfum est à la fleur : l'avarice et la prodigalité sont toujours pauvres ; l'économie est toujours riche.

Prendre de bonne heure l'habitude d'écrire ce que l'on dépense, Mesdemoiselles, de quelle nature sont les dépenses, est une règle dont, pour mon compte, je me suis toujours admirablement trouvée. Sachant par ce moyen de quelle somme vous avez disposé, et ce qui vous reste à recevoir dans un temps donné, vous pourrez être véritablement économes. Vous ne vous laisserez jamais entraîner dans l'abîme de l'arriéré, et perdre dans l'écheveau embrouillé des petites dettes, où souvent des fournisseurs trop complaisants ne craindront pas de vous pousser.

Ce qui me plaît le plus dans la fortune, mes amies, c'est l'indépendance qu'elle donne. Eh bien ! sachez avoir, même vis-à-vis de vos parents, cette noble indépendance ; vous sentirez votre âme plus satisfaite, et votre caractère prendra des habitudes d'honnête fierté. — « Mais... — J'entends votre pensée ; écoutez-moi. N'allez pas me faire une ennemie de Madame votre mère, en lui répétant ce que je vais vous dire... Plus vous serez économe, c'est-à-dire mieux et plus sagement vous emploierez votre argent... plus elle vous en donnera. — Vous croyez ? — J'en suis sûre. Un père et une mère récompensent au centuple les bonnes actions de leurs enfants. — Hélas ! quelle est celle de nous qui l'ignore ! »

Continuons, je vous prie, et avançons dans notre sujet. Supposez que, sans avoir le sentiment de l'économie, sans les habitudes qu'elle donne, la maturité qu'elle inspire, supposez qu'au sortir de votre pension, dis-je, vous soyez appelée à régler, à conduire une maison ? Que ferez-vous, et dans quel désastre effroyable, y songez-vous, ne pourrez-vous pas précipiter l'homme qui se sera uni à vous ? — Mais j'aurai ma mère près de moi. — Pouvez-vous en répondre ? — Je me formerai. — Peut-être ; mais, avant, que d'écoles ! Une partie des espérances qu'on avait mises en vous se seront envolées. On vous réprimandera, et vous savez combien sont amères les plus douces réprimandes, alors même, alors surtout, qu'elles

viennent d'une personne que l'on aime. Ouvrez la correspondance de M^{me} de Sévigné, de cette femme si économe ; voyez dans quelle douleur la jette le manque d'ordre de la maison de M^{me} de Grignan, sa fille ; comme elle revient sans cesse sur ce sujet ; comme elle la supplie de veiller sur les dépenses minimales, mais répétées ; « Car ce ne sont pas, dit-elle, je cite de mémoire, les averses, mais les petites pluies qui abîment le plus les chemins. » Voyez encore M^{me} de Maintenon, établissant à son frère un train de maison sage et modéré, et ne cessant de lui répéter que sans ordre et sans économie il n'y a point de vie honorable ! »

Enfin, examinez autour de vous, regardez. Cette femme avec une fortune médiocre vit heureuse, honorée, aimée ; tout, chez elle, est bien et se fait bien, c'est presque l'abondance !... Cette autre... je ne tracerai pas le pendant, je ne ferai point ressortir le contraste... il est trop triste.

Je pourrais, par quelques traits pris au vif de la société, assombrir encore mes paroles ; mais il est des malheurs et des désordres que vous devez toujours ignorer. Vivez, mes jeunes amies, suivant votre rang et votre fortune, et n'oubliez jamais, dans quelque situation que vous vous trouviez, qu'il est des malheureux, des femmes qui souffrent, des enfants qui pleurent, et qu'il n'y a que l'économie qui puisse faire la charité.

M^{me} DE WATTEVILLE.

LITTÉRATURE.



MADAME DES HOULIÈRES.

(Explication de l'énigme historique.)

Antoinette du Ligier de la Garde, qui devait être célèbre sous le nom de M^{me} des Houlières, naquit à Paris le dernier jour de 1637 ou le 1^{er} janvier 1638, car son acte de baptême est du 2 janvier, et, à cette époque, les cérémonies religieuses suivaient immédiatement la naissance. Son père, Melchior de la Garde, chevalier de l'ordre du roi, maître d'hôtel de la reine Anne d'Autriche, jouissait d'une fortune considérable. Par la date et le lieu de sa naissance, par la haute position de son père et par les alliances qu'elle tenait de sa mère, Claude Gautier, nièce de M. de Videville, premier intendant des finances sous Henri III, M^{lle} de la Garde avait accès à la cour et son regard pouvait pénétrer dans l'hôtel Rambouillet.

Dès son enfance, elle laissa deviner beaucoup de son esprit, en même

temps qu'elle montra une très-vive application pour l'étude des langues. Elle apprit l'italien et l'espagnol; à ces deux idiomes, que toute personne destinée à fréquenter la belle compagnie devait connaître, elle joignit le latin, et c'est peut-être à cette étude qu'elle dut quelques accents plus fermes et plus vrais que ceux qui sortirent habituellement de ses lèvres.

M^{lle} de la Garde avait une rare beauté, une taille au-dessus de la moyenne, un maintien plein de grâces et des manières aussi douces qu'élégantes ¹. Elle montait fort bien à cheval, on vantait la noblesse de sa danse. Son caractère général était grave, et, sans affectation, tourné vers la mélancolie. De bonne heure elle se livra à l'étude de la poésie française. D'Hesnault, un bel esprit de cette époque, lui écrivait (1649), elle n'avait pas encore douze ans : « Vous n'êtes pas un quart d'heure du jour sans « travailler... Dites-moi, je vous prie, toute votre jeunesse se passera- « t-elle entre la *Rime* et la *Raison*? N'êtes-vous pas rebutée d'avoir si « souvent la peine de les remettre bien ensemble? »

Le 18 juin 1651, ses parents lui firent épouser, elle n'avait guère que treize ans et demi, Guillaume de la Fon de Boisguerin, seigneur des Houlières, gentilhomme Poitevin, né en 1621, bon ingénieur et brave officier, très-aimé et très-estimé du prince de Condé, dont il suivit la fortune dans la Fronde et chez les Espagnols. M^{me} des Houlières passa les premières années de son mariage dans sa famille, en attendant que des temps plus heureux lui permissent de se rapprocher de M. des Houlières. Cet officier ayant été, en 1653, investi par le prince du commandement de Rocroi, enlevé à la France, sa femme se rendit auprès de lui; elle y resta deux ans. Ensuite elle vint à Bruxelles, où don Juan d'Autriche tenait la cour la plus brillante. M^{me} des Houlières voulait solliciter les appointements de son mari, car tous les biens qu'il possédait en France ayant été naturellement saisis par le roi, le gouverneur de Rocroi avait besoin de sa solde pour faire honneur au rang qu'il occupait. La beauté, l'esprit, les belles manières, la jeunesse de la charmante femme furent fêtés, célébrés de mille manières, mais elle ne put obtenir de l'argent. Elle éleva la voix, réclama au nom de la justice, se plaignit hautement et avec assez d'énergie pour attirer sur elle le courroux des Espagnols, qui la firent arrêter (février 1657) et enfermer comme prisonnière d'Etat au château de Vilvorden.

Sa captivité fut rude; on dit, j'ai peine à le croire, qu'elle vit ses jours

¹ La charmante gravure sur acier qui accompagne ce numéro a été faite avec un grand soin. Costume et tête sont d'une exactitude et d'une ressemblance que nous pouvons garantir. Le meilleur portrait du temps est celui qu'a peint M^{lle} Chéron.

menacés. M. des Houlières accourut : il eut beau s'adresser à don Juan et au prince de Condé, ses efforts furent vains. M^{me} des Houlières avait blessé le prince, en le forçant à la respecter. M. des Houlières, quelque grande que fût sa colère, sut se contenir, il continua son service ; mais au mois d'octobre suivant, il prit une résolution désespérée. Quittant brusquement son poste, il se présenta, accompagné de quelques soldats, devant le château de Vilvorden, dans lequel il s'introduisit comme porteur d'ordres du prince de Condé, et, délivrant alors la prisonnière, il fut assez heureux pour gagner avec elle les terres de France. La captivité de M^{me} des Houlières avait duré huit mois : elle fit honneur à son courage.

Les fugitifs furent parfaitement accueillis. Le roi, la reine mère et le cardinal Mazarin les reçurent avec distinction ; M. des Houlières obtint le gouvernement de Cette. Sa femme ne quitta point Paris ; c'est de cette époque que date véritablement sa carrière littéraire. Elle assista aux dernières fêtes de l'hôtel de Rambouillet¹ et prit rang parmi les *Précieuses*, sous le nom de Dioclée.

Malheureusement, il fallait quelquefois sortir de ces beaux vallons tout parsemés de fleurs et de bergers enrubanés. Le monde réel était triste pour Dioclée : elle avait des enfants, peu de biens et beaucoup de dettes ; c'est sous l'empire de ses prosaïques préoccupations qu'elle écrivit, afin d'intéresser le roi, la célèbre allégorie des *Moutons*. Auparavant elle s'était déjà adressée au grand Colbert.

Mais, avant d'apprécier le talent littéraire de M^{me} des Houlières, hâtons-nous d'achever l'histoire de sa vie. Elle quitta rarement Paris, et le plus long voyage qu'elle entreprit fut pour aller visiter la marquise de la Charce et ses filles, dont l'une fut la célèbre Philis de la Tour du Pin, qui, lors de l'irruption que fit le duc de Savoie en Dauphiné (1692), monta à cheval, arma le pays et en défendit les défilés à la tête de ses vassaux. Louis XIV accorda à cette vaillante femme une pension et le droit de déposer dans le trésor de la basilique de Saint-Denis l'épée et les pistolets dont elle s'était servie pour protéger le Dauphiné.

M^{me} des Houlières, partie de Paris au printemps de 1672, visita Lyon, séjourna dans le Forez, et, comme le dit un écrivain de son époque, « fit « une espèce de pèlerinage sur les bords du Lignon, dans ces vallées déli-
cieuses que M. d'Urfé a rendues si célèbres, et M^{me} des Houlières alla re-
cueillir, sur la tombe d'Astrée et de Céladon, ces sentiments tendres et dé-

¹ Voir l'*Hôtel de Rambouillet*, 8^e vol., page 196.

« licats que l'on a admirés si longtemps dans le récit de leurs amours! » Elle visita, près d'Avignon, la fontaine de Pétrarque, et revint à Paris en 1674 retrouver tous les beaux esprits, qui se plaignaient de son absence. D'ailleurs, elle espérait toujours faire une position à son fils et à sa fille. Elle vécut dans cette pensée et dans le mouvement littéraire de son temps, tant que sa santé le lui permit ; mais, frappée d'un coup terrible par la mort de son mari, forcée pour ses enfants de renoncer à sa succession, et atteinte, dès 1682, d'une maladie affreuse, dont elle supporta les douleurs avec un courage et une résignation admirables, elle mourut le 17 février 1694. Sa fille, qui fut aussi poète, s'écria :

Muses, ne cherchez plus cet esprit admirable,
L'honneur de notre siècle et du sacré vallon ;
De cette perte irréparable
Chargez les fastes d'Apollon ;
Allez, aux bords de l'Hypocrène,
Par des torrents de pleurs célébrer son trépas ;
Et si ma douleur vous ramène,
Respectez mes soupirs, ne me consolez pas.

Hélas ! quelque faibles que soient ces vers, ce sont peut-être les meilleurs qu'ait inspirés la mort d'une femme qui n'eut qu'un malheur, celui de trop sacrifier, ainsi que vous allez le voir, au goût du jour et de n'accepter aucune idée nouvelle dans la forme poétique. C'est ainsi qu'elle se déclara l'ennemie de Racine. En 1677, elle écrivit sur la *Phèdre* de ce grand tragique un sonnet burlesque, fort méchant d'ailleurs, qui témoigne de son injustice et de son mauvais goût. Le côté rodomont de Corneille et quelques raffinements, dans le genre italien, que l'on trouve par ci par là, dans ses plus belles pièces, avaient mis de son côté toutes les *Précieuses* : il les charmait par son mauvais côté.

L'œuvre de M^{me} des Houlières se compose d'*airs*, d'*adieux*, de *bouquets*, de *caprices*, de chansons, d'églogues, d'hymnes, d'idylles, de madrigaux, d'*invocations*, de paraphrases, de tragédies, etc., etc. Je ne sais si je me trompe ; mais lisez attentivement tous ces titres, et vous aurez un tableau assez exact du talent de M^{me} des Houlières. Jetons tout de suite, si vous me le permettez, un coup d'œil sur ses *Moutons*. Voilà d'abord M^{me} des Houlières qui, en 1693, après Molière¹, après Boileau, après La Fontaine, ayant tant de formes éprouvées par ces grands écrivains, prend pour recommander ses enfants au roi, et à quel roi ? à Louis XIV ! l'homme par

¹ Voir *Magasin des Demoiselles*, 5^e vol., page 321.

excellence de la représentation et de la pompe ! la forme de poésie qui demande le plus de naïveté, et qui imagine un petit tableau semblable, moins la vivacité et le charme de la couleur, aux compositions que les caprices de Louis XV et du régent devaient plus tard accepter ; elle se plaît, en outre, à adopter un vers difficile, et monotone quand il est trop longtemps soutenu : je veux parler des vers de cinq pieds. Enfin je pense, ou je suis bien dans l'erreur, que les hommes de goût repousseront toujours cette longue allégorie dans laquelle de grands enfants sont comparés successivement à de tendres brebis, à un aimable troupeau, et Louis XIV à Pan et au dieu des pasteurs.

A cette pièce trop vantée, je préfère beaucoup une idylle aux *Moutons*, commençant par ce vers :

Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux !

Celle qui est intitulée les *Fleurs* contient aussi des détails qui, quoique manquant de naturel, plaisent par la grâce et l'esprit.

L'œuvre de M^{me} des Houlières est remplie d'une foule d'épîtres, écrites par sa chatte Grisette à tous les chats du quartier et même à quelques chiens de haut lieu : vous me dispenserez d'en parler.

Mais au milieu de cette poésie, que j'appellerai futile, voilà que tout à coup l'œil s'arrête sur des vers dont la forte facture et la large pensée causent un profond étonnement ; ces vers, le plus beau témoignage du talent de M^{me} des Houlières, car je ne vous dirai même pas le nom de ses tragédies, sont cependant à peu près inconnus ; nul traité de littérature ne les a, que je sache, assez mis en lumière. Ils prouvent que, repoussant la fatale manière de l'école des *Précieuses*, elle aurait pu prendre une place plus haute que celle qu'elle occupe.

C'est dans quelques stances que se trouve cette force poétique ; elles montrent que M^{me} des Houlières méconnut son véritable talent. Lisez et dites-moi, mademoiselle, si je n'ai pas raison.

STANCES.

Que l'homme connaît peu la mort qu'il appréhende,
 Quand il dit qu'elle le surprend !
 Elle naît avec lui, sans cesse lui demande
 Un tribut dont en vain son orgueil se défend.
 Il commence à mourir longtemps avant qu'il meure ;
 Il périt en détail imperceptiblement,
 Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure
 N'en est que l'accomplissement.

La pauvreté fait peur ; mais elle a ses plaisirs.
 Je sais bien qu'elle éloigne, aussitôt qu'elle arrive,
 La volupté, l'éclat, et cette foule oisive
 Dont les jeux, les festins remplissent les désirs ;
 Cependant, quoi qu'elle ait de honteux et de rude
 Pour ceux qu'à des revers la fortune a soumis,
 Au moins, dans leurs malheurs, ont-ils la certitude
 De n'avoir que de vrais amis.

—
 Palais, nous durons moins que vous,
 Quoique des éléments vous souteniez la guerre,
 Et quoique du sein de la terre
 Nous soyons tirés comme vous.
 Frêles machines que nous sommes,
 A peine passons-nous d'un siècle le milieu ;
 Un rien peut nous détruire ; et l'ouvrage d'un Dieu
 Dure moins que celui des hommes !

—
 Je pourrais, si cet article n'était déjà si long, multiplier les citations qui honorent M^{me} des Houlières, mais j'aime mieux le terminer en répétant qu'il y a peu de femmes qui aient eu une vie plus honorable, de plus nobles et de meilleurs amis, plus de religion, plus de courage et de philosophie ; et si je me suis montré quelque peu sévère pour le côté de son talent que son siècle admira de préférence, c'est afin de vous tenir en garde contre tous les pompons, contre tous les faux rubans de la fausse poésie. G.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le prince qui fut, à la suite d'une sédition, porté au trône par un marchand de vieux habits, par un marchand de fruits et un marchand de café ?

LITTÉRATURE RUSSE.



L'AMITIÉ DES CHIENS.

(FABLE.)

Sur leur derrière assis, non loin d'une cuisine,
 Deux mâtins se chauffaient aux rayons du soleil ;
 César et Sultan, chiens de très-haute origine.
 Pour aboyer, la nuit, pleins d'un zèle pareil,

Le jour on les voyait se gratter, ne rien faire;
Ou, l'œil en feu, poussant des cris de guerre,
Se déchirer pour le moindre sujet.
Mais, un jour, ils causaient par extraordinaire.
Après que chacun d'eux, tranchant sur maint sujet,
Eut péroré pour l'Espagne et la Grèce;
Après qu'il eut frondé l'arrêté du préfet
Portant que les chiens soient en laisse,
L'amitié vient exercer leur caquet.
« Confrère, dit César, dont le cœur était tendre,
« Parce qu'il avait bien diné,
« A servir en commun lorsqu'on est destiné,
« Ne convient-il pas de s'entendre?
« Des traces de vos dents j'ai le corps tout meurtri;
« De nos derniers combats vous n'êtes point guéri.
« Ah! croyez-moi, confrère, ayons plus de sagesse :
« Que l'amitié commence et que la guerre cesse.
.
.
« De ce lien, pour nous, si les nœuds sont possibles,
« Nos jeux seront plus gais, nos devoirs moins pénibles.
« Le jour, passe-t-il des censeurs,
« La nuit, passe-t-il des voleurs?
« Vite à mes dents vous unissez les vôtres,
« Nos efforts deviennent communs;
« Vous m'aidez à mordre les uns,
« Je vous aide à mordre les autres.
« Touchez dans cette patte; allons, signons la paix,
« Foi de chien! pour la vie avec vous je la fais.
« Que d'un double bonheur chacun de nous soit riche;
« Ayons même souper, même cœur, même niche;
« D'Oreste et de Pylade imitons les liens;
« Édifions comme eux la race dont nous sommes,
« Et soyons au milieu des chiens
« Ce qu'ils étaient parmi les hommes!
« — Bravo! répond Sultan; la divine amitié
« De tout ce qui respire embellit l'existence :
« Par elle le malheur n'est souffert qu'à moitié,

MAGASIN

« Par elle le bonheur double la jouissance. »

En achevant ces doux propos,
Pour consacrer le nœud qui les attache,
Nos deux amis, nos deux héros,
Vont se léchant sur la moustache.

Tandis qu'ils se léchaient, du fond d'un noir caveau
Où Comus fait bouillir sa marmite enfumée,
Un os vole; soudain la guerre est allumée.

La gueule ouverte, et fronçant le naseau,
Pylade, Oreste, ô ciel ! se prennent au museau;
De gloire et d'appétit les deux héros frémissent;
Nez à nez, dents à dents, l'un sur l'autre acharnés,
Ils roulent, mille coups sont reçus et donnés;
Le sang coule, et les airs, où leurs cris retentissent,
De leurs poils arrachés autour d'eux s'obscurcissent.
Vous eussiez vu courir maîtres, valets, portier;
On jure, on crie à l'eau; de la cour au grenier,
Partout la discorde respire.

Pourquoi? c'est que rompant des traités tout nouveaux,
Deux chiens se disputent un os
Comme deux Césars un empire.

Je viens d'esquisser traits pour traits
Ce qui se passe sur la terre;
Hommes et chiens y font la guerre,
Hommes et chiens y font la paix
Et se donnent le nom de frère;
Mais pour voir si les vœux répondent aux propos,
Offrez-leur un trésor, ou jetez leur un os.

KRILOFF ¹.

Traduit par Lucien Arnauld.

¹ Cette fable de Kriloff a été traduite en italien par Cesari.

VARIÉTÉS.



L'EAU.

Vous, jeunes filles, dont l'âme délicate est appelée à comprendre les sublimes beautés de la nature, avez-vous, par une brûlante soirée d'été, parcouru le bord d'une rivière, d'un lac, ou même d'un ruisseau ? Vos pieds, en foulant la menthe et le myosotis, se sont-ils tout à coup arrêtés devant la source mystérieuse dont le bruit seul trahissait la présence ? Comme moi, sans doute, vous vous êtes alors inclinées en voyant l'eau limpide jaillir des fissures d'une vieille roche et retomber en cascade naturelle entre une double rangée d'iris et de nénufar ! Comme moi, vous avez pensé qu'il n'est rien dans la nature de plus mélancoliquement beau, et qui prête mieux aux charmes de la poésie. En effet, soit que l'onde étincelle sous les rayons d'un soleil radieux, soit qu'elle emprunte au ciel ses nuances irisées ou au rivage ses teintes verdâtres, elle est toujours charmante et belle ; c'est elle qui, dispersée dans l'atmosphère, donne au lever et au coucher du soleil de sublimes magnificences ; c'est elle qui forme ces nuages légers qui sont une des ravissantes décorations des zones tempérées. Elle donne à l'orage sa majesté, à l'arc-en-ciel ses riches couleurs, à la terre enfin la fécondité et la vie ! C'est du sein de l'Océan, dit la Genèse, que Dieu fit sortir les premiers êtres vivants !

L'Océan, avec ses ramifications, occupe les trois quarts de la superficie du globe, et sa profondeur moyenne paraît être de mille mètres. En le supposant détaché de la terre et lancé dans l'espace, il y formerait une planète d'environ trois cent cinquante lieues de diamètre. De l'Océan, qui est son réservoir principal, l'eau se répand par l'atmosphère sur toutes les parties solides de la terre, et, sauf quelques exceptions, on en trouve partout dès que l'on creuse le sol.

Ce corps, liquide à notre température, devient solide dans les régions polaires, et dans nos climats tempérés lors des hivers rigoureux, c'est-à-dire qu'elle passe à l'état de glace ; alors elle offre, dans son apparence, beaucoup d'analogie avec le cristal de roche. La glace présente un volume beaucoup plus considérable que celui que l'eau occupait lorsqu'elle était liquide. Ce phénomène peut donner lieu aux accidents les plus graves.

En Russie, pendant la désastreuse retraite de l'armée française, de 1812

à 1813, alors que nos soldats, au milieu de ces déserts glacés, par un froid de 30 degrés, entouraient silencieusement les feux du bivac qui ne pouvaient les soustraire à la mort, l'alarme était souvent répandue dans leurs rangs par de violentes explosions qui ressemblaient au bruit du canon. Alors, ces braves enfants de la France, se ranimant comme sous l'influence de l'étincelle électrique, couraient aux armes et cherchaient l'ennemi; mais ils ne trouvaient que des arbres d'une énorme dimension qui, gelés jusqu'au cœur, éclataient avec fracas en projetant au loin les fragments de leurs troncs tordus et déchirés.

On sait que rien n'est plus commun, pendant les fortes gelées, que de voir se fendre les vases remplis d'eau. Un tube de fer, d'une épaisseur de trois centimètres, ayant été rempli d'eau et bouché hermétiquement, on l'exposa à un froid de dix-huit degrés : au bout de deux heures seize minutes le tube éclata avec fracas. On peut juger, par cette expérience, de la force d'expansion que l'eau acquiert à l'état de glace.

Mais je ne veux pas, Mesdemoiselles, vous faire tristement rétrograder vers la saison des glaces; l'hiver n'a été que trop rude cette année, et le froid pourrait vous gagner en me lisant..... Saluons le printemps avec ses fonds de verdure, ses parfums et ses fleurs, et retournons en toute hâte à l'eau limpide que l'hirondelle va bientôt caresser de l'aile au retour de ses longs voyages.

La découverte de la composition de l'eau est une de celles qui font le plus d'honneur à la chimie moderne, car elle ne date que de la fin du dix-huitième siècle. Jusqu'à cette époque, on avait regardé l'eau comme un élément simple : on sait, aujourd'hui, qu'elle se compose d'une partie de gaz oxygène et de deux parties de gaz hydrogène.

L'eau se réduit à l'état de vapeur, et s'élève en même temps que les masses d'air échauffé dans lesquelles elle se trouve engagée; tenue en suspension, elle forme les nuages et nous retombe soit en pluie, soit en neige, suivant que les variations de température qu'elle parcourt dans les régions aériennes l'ont plus ou moins saisie.

Tout le monde connaît les usages journaliers pour lesquels l'eau est d'une nécessité indispensable, mais elle figure encore au premier rang parmi les agents de l'industrie. D'abord, elle nous fournit une force mécanique immense, facile à discipliner, et mise en usage dans mille lieux divers. C'est avec l'eau que s'opère le lavage des minerais, et elle concourt ainsi à la production d'une grande partie des métaux dont nous jouissons. C'est à l'aide de l'eau que l'on prépare les sels et les acides les plus impor-

tants, le sel marin, le salpêtre, l'alun, le sulfate de fer, le bleu de Prusse, l'acide nitrique, l'acide sulfurique, etc.; c'est sur elle que repose l'art de la teinture, du blanchiment, une grande partie de la pharmacie, et, sans le secours de l'eau, la chimie serait encore au berceau. Enfin, sa vapeur échauffée vient d'ouvrir au siècle moderne une ère nouvelle remplie d'avenir, et déjà marquée par d'immenses résultats.

Lorsque l'eau tombe de l'atmosphère, elle est parfaitement pure, surtout quand la pluie dure déjà depuis quelque temps et que l'atmosphère a été lavée par une première ondée. L'eau qui provient de la fusion des neiges et des glaciers est également d'une pureté presque parfaite, mais à peine a-t-elle coulé quelques instants à la surface de la terre, qu'elle entraîne avec elle une foule de substances végétales, animales ou minérales qu'elle dissout et qui ne la quittent plus, même lorsqu'elle devient stagnante, et dépose le limon dont elle s'est chargée. Aussi l'eau des mares et des puits peu profonds est-elle malsaine et souillée d'impuretés. Les eaux qui, au lieu de glisser sur les immondices dont nous jetons continuellement les éléments à la surface de la terre, passent, après leur chute, dans les voies souterraines, ne conservent pas davantage leur pureté primitive, mais elles acquièrent souvent des propriétés médicinales, car tous les minéraux qu'elles rencontrent dans les terrains qu'elles traversent se joignent à elles, et les altèrent avec plus ou moins d'énergie en leur communiquant leurs qualités ou leurs défauts. Les terrains de granit et ceux de grès sont à peu près les seuls où l'on trouve quelquefois des eaux qui, n'ayant été en contact qu'avec des corps insolubles, ont conservé leur première pureté. L'eau des fontaines, qui nous paraît si pure lorsque nous la mettons en regard de celle qui a coulé à la surface du sol, ne l'est véritablement que par comparaison; la plupart du temps elle contient des sels terreux qui forment sur le lieu même de la source des dépôts plus ou moins épais.

L'eau de rivière tient le milieu entre l'eau de mare et l'eau de source; elle renferme, comme l'eau de mare, une certaine quantité de matières végétales ou animales qu'elle a ramassées à la surface du sol, et comme l'eau des rivières provient aussi en partie des sources qui s'y rendent, elle conserve une partie des sels qui ont été pris dans l'intérieur de la terre. En résumé, quoique la pureté des eaux soit le plus souvent altérée, lorsqu'elle ne l'est que faiblement, c'est un léger inconvénient dont on ne s'aperçoit même pas; mais quand la proportion des substances étrangères est sensible, l'eau devient mauvaise au goût, malsaine et impropre aux

usages journaliers de l'économie domestique, et même à l'industrie. La chimie a inventé, pour la purifier, divers procédés qui varient suivant les différentes substances dont elle est affectée.

Les eaux qui contiennent des matières étrangères se nomment eaux minérales. La médecine a reconnu que, lorsqu'elles sont administrées avec les ménagements convenables, elles produisent sur l'économie animale une excitation efficace, surtout dans les affections chroniques.

L'eau minérale la plus abondante est l'eau de la mer, elle forme la base principale des eaux de notre planète. Il y a dans l'intérieur des continents des sources salées dont les eaux offrent beaucoup d'analogie avec l'eau de la mer, et dont la salure provient de ce que ces eaux ont filtré à travers des amas de sel renfermés dans le sein de la terre. On pense que la salure de la mer tient également à ce que ses eaux ont reposé sur de pareils amas qu'elles ont dissous.

Les sources dont les eaux sont chargées de carbonate de chaux forment des dépôts considérables sur le bassin qu'elles occupent, et développent de la pierre avec une rapidité inconcevable dans les contrées volcaniques. C'est ainsi qu'on obtient la pétrification d'une foule de petits objets dont on fait le commerce. Il existe, en Italie, des constructions notables qui sont faites avec une roche qui, au temps de la république romaine, n'existait pas encore, et l'on trouve, sous des bancs solides et épais, des monnaies et des débris antiques qui y sont renfermés de la même manière que les fossiles que nous découvrons dans nos carrières.

On divise les eaux minérales en sept classes, d'après le principe le plus énergique qui domine dans leur composition. Dans chaque classe on les distingue, d'après le degré de leur température, en eaux froides, eaux tempérées et eaux thermales.

1° Les eaux salines qui renferment des sels et point de gaz, telles sont celles de Bourbonne-les-Bains.

2° Les eaux gazeuses non acides, telles sont les eaux de Luxeuil et de Bagnères-de-Bigorre.

3° Les eaux acides et acidules, qui se trouvent en général aux environs des volcans. Il y en a près du Vésuve, de l'Etna, dans les Andes, etc. Les eaux acidulées doivent leur saveur aigrelette au gaz acide carbonique qui s'en dégage en les faisant mousser quand on les expose à l'air ; telles sont les eaux de Seltz, si connues, les eaux de Pougues, dans le département de la Nièvre, etc.

4° Les eaux alcalines doivent leur propriété soit à la soude, soit au

carbonate de soude, soit à celui d'ammoniaque, comme les eaux de Chaudes-Aigues dans le Cantal, et l'une des sources de Plombières.

5° Les eaux ferrugineuses se partagent en deux variétés, suivant qu'elles sont gazeuses ou qu'elles ne le sont pas; dans les premières, l'oxyde de fer se dépose en boue rougeâtre par l'exposition à l'air, telles sont les eaux de Bussang, de Forges, de Spa; dans les secondes, le fer se trouve à l'état de sulfate, telles sont les eaux de Passy, près Paris.

6° Les eaux hydro-sulfureuses chaudes sont celles de Bagnères-de-Luchon, de Barèges, de Bade, d'Aix-la-Chapelle, de Bourbon-l'Archambaut. Il y en a de froides; telles sont celles de Montmorency et celles de Saint-Amand, département du Nord.

7° Enfin, la dernière classe est celle des eaux hydriodatées, qui doivent à la présence de l'iode des propriétés particulières. On n'a commencé à les distinguer des autres que depuis quelques années; la plupart se trouvent en Italie.

L'inconvénient des voyages que nécessite l'usage des eaux minérales a d'abord fait naître l'idée de les transporter en tous lieux comme objet de commerce, puis on en est arrivé à les imiter. Le public a pris goût aux eaux acidulées; préparée, dans l'origine, pour les usages de la pharmacie, l'eau de Seltz n'a pas tardé à prendre sur la table une place que nous ne lui contesterons pas: l'acide carbonique contenu dans ces eaux, en leur donnant une saveur fort agréable durant les chaleurs de l'été, agit très-favorablement sur les organes digestifs. Aujourd'hui le commerce de l'eau de Seltz est immense.

Mais si la fabrication des eaux gazeuses est facile et si l'on y réussit parfaitement, il n'en est pas de même des autres, et les eaux artificielles, malgré leurs progrès de chaque jour, laissent encore beaucoup à désirer.

En général, les eaux minérales n'ont une véritable action que dans le pays même. Sans aucun doute, le voyage et la distraction qu'il procure prêtent beaucoup à leur efficacité; mais les fortunes modestes doivent renoncer à ce mode de traitement, car les sources minérales, bien que situées loin des villes et dans les endroits les plus pittoresques, n'en sont pas moins envahies par de grands et brillants établissements, d'un prix inabordable, depuis qu'ils sont devenus des lieux de plaisirs et de fêtes et le rendez-vous de tout ce que la mode a de plus riche et de plus élégant.

Si la vogue va toujours croissant, ainsi que l'on en paraît menacé depuis

MAGASIN

quelques années, malgré la générosité de la nature dont les sources ne sauraient tarir, il est à craindre qu'il n'y ait bientôt plus la place nécessaire pour tant de joyeux malades.

Quoi qu'il en soit, les sources minérales peuvent être, à juste titre, considérées comme la principale richesse des pays où elles sont situées.

GUSTAVE P.

RÉCRÉATIONS.



LE PILOTE MORALÈS OU LA DÉCOUVERTE DE L'ÎLE DE MADÈRE.

(1420.)

— Vois-tu, ma petite Inésille, disait un soir du mois de septembre de l'année 1419, un homme d'une quarantaine d'années, à une jeune fille de quinze ans environ, il faut absolument que je découvre une île quelconque, grande ou petite, pourvu qu'elle ait des bois, de beaux ombrages; je donnerai mon nom à cette île; le roi don Juan I^{er} me donnera des lettres de noblesse, au lieu de m'appeler Juan Moralès tout court, on me saluera du nom de don Juan Moralès; j'aurai une, deux, trois caravelles à mes ordres; j'aurai des pages et des laquais; et le prince Henri, troisième fils du roi, dont nous voyons d'ici la fenêtre de la chambre qu'il occupe à son château de Ternaubal, voudra absolument devenir mon gendre.

Un éclat de rire de la jeune fille interrompit les rêves de Moralès, dont le front, qui s'était éclairci sous sa pensée errante, devint aussitôt soucieux.

— Tu ris, enfant, reprit-il, et ne peux croire qu'un pauvre pilote-côtier, comme moi, puisse devenir un grand seigneur et le beau-père du fils du roi. Vois mon camarade Juan Gonzalès Zarco, qui a découvert Puerto-Santo! qu'était-il premièrement? un pauvre pilote comme moi. Eh bien! ne dîne-t-il pas tous les jours à la table du roi?...

— Oui, répondit Inésille, mais le roi n'épouse pas sa fille.

— Parce qu'il n'en a pas, répliqua le pilote. Ecoute-moi bien, ma petite Inésille, la première personne qui viendra me prier de conduire sa caravelle, je te réponds que je la conduirai de façon qu'en route je découvrirai mon île déserte.

A ce moment, un homme, enveloppé dans un large manteau brun et les bords de son chapeau rabattus sur ses yeux, s'approcha du père et de la fille; la conversation de ces deux personnes s'était tenue sur le bord de la mer, dans un petit port nommé le cap de Sagres, situé à trente-deux lieues de Lisbonne; le vent, qui commençait à souffler, et la mer, qui grossissait, avaient déjà invité deux ou trois fois à la retraite la jeune Portugaise; la voix du nouveau venu la retint au moment où elle allait s'éloigner.

— Pourriez-vous, bonnes gens, m'indiquer la demeure de Juan Moralès, le pilote côtier? leur demanda-t-il d'un accent étranger.

— C'est moi, señor, dit le pilote, en se levant de dessus la pierre où il était assis.

— Señor Moralès, dit l'étranger, vous voyez d'ici ma caravelle, elle est mouillée au pied du château de Ternaubal, je voudrais sortir du port cette nuit même.

— Le vent est mauvais et la mer grossit de moment en moment.

— N'importe, répondit l'étranger, j'obéis à des ordres qui me sont tracés; il faut que dans une heure j'aie quitté le cap Sagres.

— Soit, dit Moralès; puis, se tournant vers sa fille, il ajouta : Inésille, retourne au logis, dis à Barbara de se coucher; quant à toi, ma chère petite, passe la nuit en prières au pied de la madone, et prie ta mère, qui est au ciel, de veiller sur toi et sur moi.

Inésille embrassa son père, elle rajusta sa mantille et fit quelques pas pour s'éloigner; mais, s'étant heurtée contre un objet qu'elle n'avait pas aperçu, car la nuit était déjà très-sombre, elle s'arrêta et essaya de distinguer ce que cela pouvait être. Elle crut distinguer une grande boîte; aux personnages qui se mouvaient autour de cette boîte, elle crut reconnaître la chemise rouge des matelots. C'est un colis qu'on doit embarquer, se dit-elle, et, comme si une pensée eût répondu à sa pensée, il lui sembla qu'un gémissement s'exhalait du fond de cette boîte. Clouée à sa place par l'étonnement et la frayeur, Inésille allait se décider à questionner un de ces matelots, lorsqu'elle entendit un petit bruit comme celui d'un panneau qui glisserait dans une coulisse, puis une voix dure proféra quelques menaces qu'Inésille ne comprit pas, parce qu'elles étaient faites dans un idiome étranger, elle crut cependant deviner le sens. On ordonnait à la personne renfermée dans la boîte de se taire, sous peine de mort. Au même instant, l'étranger appela Théseo, c'était l'homme qui avait proféré des menaces; le panneau se referma; le matelot alla vers l'étranger, échangea quelques mots à voix basse; revint et, aidé par ses compagnons, il souleva

la boîte. Inésille, qui n'était pas loin de la mer, put entendre embarquer cette boîte dans le bateau de son père, et, par la direction des rames qui frappaient l'onde à sa droite, elle comprit encore qu'on se dirigeait vers la caravelle mouillée au pied du château de Ternaubal. Puis le silence ayant succédé au bruit régulier des rames, la jeune Portugaise regagna son logis où, selon l'injonction de Juan Moralès, elle passa la nuit en prières, un peu distraite toutefois par le souvenir de cette grande boîte du gémissement qui s'en était échappé et des menaces dont elle croyait bien avoir deviné le sens.

Il y avait un an que Juan Moralès était parti, il n'avait pas reparu ; jamais encore son absence n'avait été aussi longue. Inésille se désolait, et, en bonne chrétienne qu'elle était, elle avait fait je ne sais combien de neuvaines à Notre-Dame-de-la-Garde, chapelle située sur le versant d'une colline que les fidèles gravissaient nu-pieds. La vieille Barbara, nourrice de Juan Moralès, mêlait ses doléances à celles de la jeune fille, la consolant à sa manière, c'est-à-dire augmentant ses terreurs.

— Il est parti un vendredi 13 du mois, disait-elle, il ne peut donc rien lui arriver de bon ; et, bien sûr, s'il n'a pas été mangé par un requin, qu'on nous le rapportera mort, c'est ce qui peut nous arriver de plus heureux ! mieux vaut encore le revoir mort que pas du tout, afin de le faire enterrer en chrétien auprès de sa chère épouse Thérèse. Je suis sûre que ce serait une grande consolation pour ce pauvre enfant de rester mort près de celle qu'il aimait tant vivant !

Barbara répétait cela pour la centième fois au moins depuis le départ de son maître ; la nuit était venue, les deux femmes filaient à la lueur d'une chandelle de résine. On était à la fin d'octobre de l'année 1420, le vent soufflait avec violence et ses rafales venaient s'engouffrer dans le corridor qui aboutissait à la chambre d'Inésille. Soudain, la porte de cette chambre fut poussée avec violence ; Barbara, croyant que c'était le vent, se leva pour aller la refermer ; mais, à la vue d'un cafetan gris blanc qui parut à l'ouverture, elle s'écria :

— Notre-Dame-de-la-Garde ! l'ombre de mon pauvre nourrisson.

— Pas son ombre, mais bien lui-même, répondit une voix qui fit bondir la jeune fille sur son banc et cloua la bouche à Barbara. Inésille courut se jeter dans les bras de son père.

— Que vous avez tardé ! lui dit-elle.

— C'est vrai, répondit Moralès, posant ses lèvres sur les beaux cheveux noirs de sa fille et tendant la main à Barbara ; c'est vrai, mais je reviens

millionnaire : je t'apporte une belle dot, ma chère enfant, des terres, des bois, une fortune de roi !

Inésille jeta un regard derrière son père, comme si elle eût cherché les nombreux esclaves qui devaient accompagner les pas d'un si riche personnage, puis elle reporta ses grands yeux sur la personne de son père ; il avait les mêmes vêtements que le jour de son départ, ils tombaient presque en lambeaux. Sa barbe et ses cheveux incultes attestaient que depuis longtemps ni le rasoir ni le peigne n'y avaient passé ; sa maigreur était excessive ; cependant le pilote sourit, comme s'il eût deviné la pensée de sa fille, puis il s'assit en disant :

— Je meurs de faim ; donne-moi à souper, Barbara, et si tu as encore du vin de Porto, débouches-en un flacon ; n'économise rien, je suis riche, te dis-je. Et, se tournant vers sa fille, il ajouta :

— Tu cherches mes malles, mes bagages, mes caissons de poudre d'or, mes fourgons, mes équipages, mes chevaux et mes valets ? tu es étonnée de me voir toujours vêtu en pilote côtier ? mais, sois tranquille, tout viendra à point, ma fortune est ici !

En disant ces mots, Moralès tira un papier de son sein, il l'ouvrit, l'étala sur la table ; et Barbara et Inésille, qui croyaient ce papier rempli de diamants ou au moins de poudre d'or, se regardèrent avec étonnement. Ce papier était surchargé de lignes qui se croisaient en tous sens ; les deux femmes crurent que Moralès était devenu fou et hochèrent la tête en silence. Pour lui, il mangeait avec l'appétit d'un voyageur attardé dans sa course : quand il fut un peu rassasié, il se tourna vers sa fille :

— Depuis que les Portugais ont chassé les Maures de la Méditerranée, au lieu de se reposer de ces rudes combats, ils ont tourné toutes leurs idées vers les découvertes : Gilianez, Cintra, Juan Gonzalès-Zarço, Tristan, Tessoro, Denis Fernandez, Nugno, Vello, tous se sont illustrés de cent manières différentes. Don Juan I^{er}, notre roi bien-aimé, protège les navigateurs hardis ; son troisième fils, don Henri, est venu se fixer au château de Ternaubal, d'où l'on découvre une grande étendue de mer, afin d'être le premier à apercevoir les caravelles qui reviennent des expéditions maritimes. Hé bien ! ma fille, ajoute mon nom à la suite de ces illustres Portugais, car toi, Inésille, ma fille bien-aimée, tu peux porter en dot au fils du roi, s'il veut t'épouser, l'île de la Madre ou Madère. Regarde, suis mon doigt, le Portugal est ici et Madère est là ; si tu voyais, quels bois touffus, quels beaux ombrages ! Embrasse ton heureux père, ma belle petite ; demain j'irai à Ternaubal, je parlerai au fils du roi, je lui mon-

treraï ma découverte ; tu viendras avec moi et tu verras, il se découvrira devant moi, devant Juan Moralès, pilote côtier, et il me demandera ma fille en mariage.

— Vous y tenez, mon bonpère, dit Inésille en souriant, tandis que Barbara resserrait les restes du souper ; mais, je vous en prie, avant d'aller vous coucher, dites quelle est cette caisse que le capitaine de la caravelle qui vous emmena avec lui, l'an dernier, fit porter à bord de son bâtiment.

— Comment sais-tu... demanda Moralès surpris.

— J'ai vu la caisse, j'ai entendu les gémissements.

— Chut ! tais-toi ; ce secret ne m'appartient pas. Adieu, bonsoir, dors bien et rêve que demain tu pourras être, si tu veux, la future reine de Portugal.

Il n'était pas si facile de parler au fils du roi que Moralès le croyait, et le pauvre pilote, qui, après avoir fait sa barbe, s'était bien peigné et avait mis ses habits du dimanche, revint le soir au logis, tout contrit. « Don Henri était à la chasse, dit-il à sa fille, et je n'ai pu lui parler. » Le lendemain, don Henri se trouvait bien au château, mais le capitaine des gardes ayant demandé à Moralès de quelle part il venait, et celui ayant répondu : « De la mienne », toute la troupe lui avait ri au nez. Je ferais un livre entier, si je voulais raconter les vicissitudes qu'éprouva Moralès pendant un an environ ; tous les matins, il se rendait plein d'espoir au château de Ternaubal, et tous les soirs il revenait plus désappointé que jamais, jurant qu'il n'y retournerait plus, et il y retournait malgré lui et malgré les serments qu'il se faisait. Il avait fini par être tellement connu des gardiens du château, que tous s'amusaient de lui, de sa découverte, dont on lui faisait raconter les moindres détails, et que chacun le plaisantait à qui mieux mieux, surtout sur sa manie de vouloir donner sa fille en mariage au fils du roi. Les choses en étaient là, lorsqu'un matin Moralès entendit le trot d'un cheval qui s'arrêtait devant sa porte ; on frappa, Inésille alla ouvrir et revint bientôt, suivie d'un étranger de bonne mine et portant le costume de lieutenant de vaisseau de la marine royale. Cet homme pouvait avoir cinquante ans ; sa figure était belle et cependant ne plaisait pas au premier coup d'œil.

— Le señor Juan Moralès ? dit-il en s'inclinant.

— C'est moi, señor, dit Moralès, faisant quelques pas au devant de l'étranger.

— Je viens de la part du roi. A peine ce dernier mot était-il prononcé, qu'Inésille avait déjà offert un siège à l'étranger et que Moralès criait :

— Vite, Barbara, un flacon de Porto pour l'envoyé de Sa Majesté le roi de Portugal, et un picotin d'avoine à son cheval.

— Merci, señor ; moi et mon cheval nous n'avons besoin de rien, dit l'envoyé en s'asseyant et en invitant du geste Moralès à faire de même ; puis il ajouta : Son Altesse don Henri a entendu parler d'une île de la Madre ou de Madère, que vous avez, dit-on, découverte. Veuillez, señor, me donner là-dessus tous les détails que vous donneriez au roi lui-même, car je suis chargé par don Henri de les lui transmettre.

— Mon Dieu, señor, ils sont bien simples, dit Moralès, qui tira de son sein la carte que vous savez et l'étala aux yeux de l'étranger : voici le Portugal ; en détournant de ce côté, vous trouvez les îles Majorque et Minorque ; par là, vous avez l'île de Puerto-Santo, découverte par don Juan Gonzalès Zarco ; un peu au sud, vous devez rencontrer l'île à moi, l'île de la Madre ou Madère.

— Tous ces détails sont bien légers, dit l'étranger, vous devriez écrire un placet dans lequel vous raconteriez votre découverte. Puis, refaites cette carte, dont les lignes me semblent un peu embrouillées. Demain, à la même heure, je viendrai chercher ces papiers, tenez-les prêts. L'étranger, étant remonté sur son cheval, prit congé de Moralès par ces dernières paroles : — Croyez-moi, señor, ne retournez plus à Ternaubal ; je ne me charge de votre commission qu'à ce prix-là. Et il partit au trot de son cheval. — De suite après le départ de l'envoyé de don Henri, Moralès appela sa fille, tous les deux se mirent à l'œuvre ; car, si Moralès savait tracer des lignes, il était très-ignorant dans l'art d'écrire, et Inésille se chargeait volontiers de cette besogne-là. Moralès, s'étant aperçu que sa fille écrivait deux placets, et traçait deux cartes maritimes, lui en demanda la raison.

— Je n'en ai pas, répondit Inésille, c'est seulement par précaution ; cet envoyé peut perdre le premier placet, on sera bien aise d'en trouver un second. — Le lendemain matin, à la même heure, un domestique se présenta chez Moralès, il venait de la part de son maître chercher le placet pour le roi, et assurer le pilote que dans trois jours il recevrait la réponse.

— Avez-vous demandé à ce valet le nom de son maître ? dit Inésille à son père, quand le valet fut parti.

— Non, dit Moralès, je n'y ai pas pensé ; mais dans trois jours, quand il reviendra, je le lui demanderai à lui-même. — Trois jours se passèrent, et bien d'autres encore, sans qu'on vit revenir l'envoyé, ni son valet. Fidèle à sa promesse, Moralès n'avait point approché du château de Ternaubal. Bien que d'une confiance naïve, qui démontrait toute la candeur de son

âme, il commençait à s'inquiéter; il supposait l'envoyé malade, ou éloigné par un voyage imprévu, ou bien n'ayant pas trouvé le moment opportun pour présenter son placet au roi. Tout aussi confiante que son père, Inésille lui conseillait cependant d'aller trouver quelques gardiens du château, de dépeindre le seigneur inconnu, afin de savoir au moins son nom. Sur ces entrefaites, Don Juan I^{er}, roi de Portugal, accompagné de la duchesse de Lancastre, sa femme, vint faire une visite à son fils; il y eut grand gala au château, et, comme cela se pratiquait ordinairement dans ces visites royales, au dîner le peuple fut admis dans la salle du festin.

(*La fin au prochain numéro.*)

EUGÉNIE FOA ¹.

MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

10^{me} ANNÉE.

LETTRE V.

A BLANCHE.

Février 1854.

Chère Blanche, je n'ai aucune nouvelle à te donner; les modes sont ce qu'elles sont, ce qu'elles étaient, ce qu'elles seront. Fermons le livre... Je sors du bal, je vais me reposer... Bonne nuit!

Ton ami

G.

P.-S. « Un certain Alphonse, roi d'Aragon, ne pouvait souffrir la danse: il prétendait que toute la différence entre une personne folle et une personne qui dansait consistait en ce que la folie de l'une était plus longue que celle de l'autre... Il paraît qu'au temps de ce roi de mauvaise humeur, la danse, en Espagne, avait un bien vilain air! Heureusement, comme tu vas le voir, chère Blanche, il n'en est point de même à Paris; et nos magnifiques salles de bal ne rappellent d'aucune façon les sombres murailles des hospices où souffre et gémit la folie!

« Le luxe des ameublements, la richesse des tentures, les merveilles des arts, l'exquise pureté des marbres et des bronzes qui décorent nos hôtels

¹ Nous avons été assez heureuses pour retrouver un manuscrit de M^{me} Eugénie Foa, morte sitôt, dans tout l'éclat de son talent. Nos lectrices retrouveront avec plaisir dans ces pages un nom qui leur était cher.

et nos palais, éveillent les idées les plus poétiques et les plus riantes, alors surtout que des torrents de lumière se brisent sur les glaces, éclairent les riches lambris et inondent de vives clartés les toilettes si variées, et si fraîches, que la saison a fait éclore. Tu vas voir quel luxe préside à l'ameublement des grandes maisons de Paris : partout des brocards de soie, des velours, des or moulus, des crépines admirables... Je crains même que la mode n'aille un peu loin ; mais un homme d'État, à qui humblement j'en murmurais quelque chose, m'a si doctement démontré (je n'ai pas compris un traître mot) que le luxe était une des conditions de la richesse du pays, il m'a si poliment renvoyé à mes chiffons, que me voilà tout à fait rassurée.

« Nous en causerons un autre jour. L'heure est venue, il est près de onze heures ; tu es prête, ma chère Blanche, nous allons partir. Mais, auparavant, souffre que, remplaçant ta mère, je jette un dernier coup d'œil sur ta toilette. Robe en satin blanc, couverte d'une double jupe de tulle. Le bord de chaque jupe garni de feuillage d'or et, de distance en distance, de boutons de rose avec un léger feuillage de crêpe. Corsage à pointe très-busqué avec revers de tulle orné d'un léger dessin or, bouquet de petites roses attaché par un beau ruban lamé à longs bouts. Manches très-courtes couvertes de tulle orné comme les revers du corsage... C'est d'un goût parfait ; mais voyons ta coiffure. Par derrière, tes cheveux sont tournés et retenus par un peigne marquise orné d'un médaillon d'or, par devant ils forment un double bandeau. Au-dessous du peigne, en avant, un brin de feuillage soutient des deux côtés de la tête deux touffes de petites roses d'où s'élancent de longues herbes glacées or, qui retombent sur ton cou... Les fées ont présidé à ta toilette... Embrasse-moi, partons...

« Nous voici arrivées... Regarde quel luxe d'éclairage ; dans une fête il n'y a jamais trop de lumière, admire le soin avec lequel ce bel escalier est couvert de riches tapis, vois comme toutes les embrasures de fenêtres, comme tous les paliers sont garnis de fleurs. Elle seront mortes demain ! Beau camélia, une goutte d'eau te tache, que le sort te préserve ! et vous, fleurs odorantes, à embaumer les airs vous usez votre courte vie !... Mais, chère Blanche, je n'avais point encore admiré ta sortie-de-bal ; elle est merveilleusement belle. Elle est en velours de soie cramoisi, garni d'une frange de soie de même couleur avec tête d'or à jour au-dessus de la frange. Les grandes palmes d'or qui décorent le tour de ce beau vêtement, que j'aime, parce qu'il va te sauver de bien des rhumes, ont un aspect tout à fait oriental. J'en dirai autant des longs glands algériens or et soie qui

ornent ton capuchon doublé de soie blanche, ainsi que toute la sortie... Et tu n'as pas honte de me demander quelquefois des conseils! Est-ce raillerie? je te la pardonne.

« Vois comme le vestiaire est bien disposé: si jamais tu présides à une fête, occupe-toi, je t'en supplie, autant de l'organisation du vestiaire que de l'organisation de l'orchestre. Que toujours les dames aient un salon bien chauffé, bien éclairé, où elles puissent réparer les petits désordres de leur toilette, et que là, une femme de chambre, la plus intelligente et la plus honnête, se tienne en permanence avec tous les petits ustensiles nécessaires, depuis le lacet jusqu'à l'épingle... Entends-tu la musique, c'est, je le gagerais, un quadrille de Tolbecque, le maître encore, pour le fini et les délicatesses, en ces légères compositions...

« A présent nous allons entrer, n'aie pas peur, je suis près de toi; et d'ailleurs, nous allons trouver sans doute, à la porte, le maître de la maison qui t'offrira son bras pour te conduire à ta place. Ma petite Blanche, on prétend que l'on reconnaît à Paris les étrangères à leur naïve admiration... tu me comprends? Voilà qui est fait: j'ai laissé mes fourrures au vestiaire, toi, tu gardes, pour entrer, ta sortie, que tu déposeras sur le dos de ton siège. Tout est dit... Franchissons le Rubicon... Je te félicite, une vraie Parisienne n'aurait pas fait son entrée plus simplement et plus gracieusement. En attendant que nous soyons invitées, causons et regardons les toilettes. Combien on porte de résilles en fleurs, en plumes, en marabouts! La première résille que j'ai vue était, il y a deux ans, sur la tête d'une ravissante jeune femme, jolie, élégante, bonne, adorée!... Mais continuons. Autrefois les jeunes filles ne pouvaient point porter de plumes, aujourd'hui l'usage le leur permet, et j'approuve l'usage, car au demeurant deux légers bouquets de plumes me paraissent aussi bien placés sur un front de dix-huit ans que des touffes de fleurs dans lesquelles scintillent l'or et l'argent.

« Ah! tiens, regarde, voici une coiffure qui a eu beaucoup de succès cette année, on l'appelle la coiffure *rothomengo*. Quel nom! n'est-ce pas? C'est celui du coiffeur de Cléopâtre, sans doute! Suis ma description et tu vas savoir comment se fait cette merveilleuse coiffure. On sépare la chevelure depuis le front jusqu'à la naissance du cou, on forme de chaque côté de la tête deux petits bandeaux dentelés avec chaque moitié de la chevelure au-dessus des bandeaux; on forme ensuite deux grosses boucles arrondies en dedans autour de la tête, jusqu'au milieu du cou. Sur cette chevelure ainsi disposée on pose des biais en étoffe lamée, ces biais sont froncés entre les boucles et produisent une sorte de bavolet tombant sur le cou. Avec la même

étouffe on bâtit un pouf au milieu de la séparation des cheveux, et les deux côtés de la tête sont ornés de plumes ou de marabouts. Cette coiffure a certainement un beau caractère, mais je ne la conseillerais pas à une jeune personne.

« As-tu compris? — Non. — Eh bien ! donne ces explications à ton coiffeur, elles lui suffiront. Ne trouves-tu pas jolie cette résille en fil d'or, ornée de ces deux nœuds, composés d'une touffe de sorbier et de glands d'or. Le sorbier est en velours. Les rubans lamés, les plumes frimatées, les barbes abondent, ainsi que les peignes ornés de pierreries. Nous n'en finirions pas si je voulais tout dire... Mais j'entends une mazurka de Talex, l'auteur de Porpora, dont je t'envoie chaque année de si délicieuse musique. Pourvu que tu aies un bon danseur !... tu dances à ravir, ma Blanchette ; tu as cette modestie dans la grâce, sans laquelle il n'y a point de vraie danseuse... mais reprenons vite notre conversation.

« Admire, je te prie, cette magnifique toilette. La première jupe, de taffetas bouton d'or, est garnie jusqu'aux genoux d'un bouillonné de tulle de même couleur, orné de nœuds de ruban Pompadour lamé d'or ; la deuxième jupe, descendant aux genoux, au-dessus du bouillonné, est formée d'un brocard d'or à dessins Pompadour ; le corsage, glacé blanc, est garni d'un petit châle orné de franges argent et or, et par devant de trois nœuds de ruban Pompadour. Les manches, très-courtes, sont faites avec des bouillonnés en tulle d'or garni de ruban Pompadour. Le conteur des Mille et une Nuits n'aurait pas inventé une plus magnifique parure, et désiré pour la porter une femme plus belle.

« Vois l'ampleur des jupes ; on dirait que le temps des paniers va renaître. Cependant, ce n'est point sur les hanches qu'on les fait bouffer. Voici une robe de tulle à trois jupes, dont le corsage est très-décolleté et très-busqué. Il est orné d'une petite draperie réunie par un bouquet de pervenches ; je remarque aussi beaucoup de corsages garnis de revers qui viennent mourir en diminuant au bas de la pointe. Le tulle semé d'or, le crêpe, le tulle de Chine rose, la gaze étoilée d'or sont adoptés par tes jeunes compagnes... Va, enfant, amuse-toi ; c'est à moi à étudier la mode, qui n'est pas tout entière dans ces salons splendides...

« Nous voilà de retour, le feu brille, et puisque je t'ai toute la soirée parlé de modes, souffre que je continue pendant que tu quittes ta parure. Pour robes de ville, pour confection et pour chapeaux, le violet de toutes les nuances joue un grand rôle ; la peluche violette, surtout, jouit d'une faveur contre laquelle j'aurais très-mauvaise grâce de protester. On fait

beaucoup de taffetas à disposition de peluche. Je puis, à ce sujet, te citer la robe d'une de mes amies, dont les cheveux sont du plus beau blond. Taffetas vert laurier, trois volants, le premier fixé sur la hanche, chaque volant avec trois rangs de peluche ombrée. Le corsage, long, droit, busqué, est garni sur le devant de trois petites bandes de peluche. La manche, très-large par le bas, ne descend que jusqu'à la moitié de l'avant-bras, et est ornée de trois cercles de peluche; pour sous-manches des manches duchesse. J'ai admiré aussi une jupe de soie violette à deux volants; le corsage était en velours, à basques, garni sur le devant et autour des basques par une bande de plumes frisées. Pour ornements de robes, on emploie, outre la peluche, les velours découpés et frappés, les galons à côtes, les rubans à dessins orientaux ou Pompadour. La mode antique aime le point de Bruxelles, le gros de Tours se relève par des rubans lamés. Le velours, avec des garnitures de plumes, est la grande mise pour le théâtre, les concerts et les soirées invitées. Pour jeunes filles, c'est le taffetas, le tulle et la tarlatane, à trois ou cinq jupes brodées. Les berthes et les manches se couvrent de volants. Les robes plus négligées se contentent de la popeline, du drap ou du gros d'Ecosse.

« Pour ce qui est de la lingerie, il y a deux ans qu'elle a produit, tout à coup, tant de nouveautés, tant de formes nouvelles, qu'aujourd'hui elle vit un peu sur son passé. On voit quelques cols à grandes dents; mais les dents, au lieu d'être effilées, sont tellement larges, que cinq à six forment le tour du cou. Du reste, les cols musquetaires sont bien plus de mode et bien mieux portés. En général, les cols se font très-grands et sont très-enrichis de valenciennes et de broderies. Cependant, n'oublie pas que, dans cette forme, ils ne vont réellement bien que sur les robes montantes. Avec les robes ouvertes, il faut de riches plastrons garnis en imitation de point de Venise: je te recommande ce genre de broderie, comme étant du plus bel effet. On voit aussi des corsages formés d'entre-deux de guipure et de bouillonnés de tulle; dans lesquels on passe un ruban. Pour les manches, rien, absolument rien de nouveau.

« Je ne reviendrai pas sur ce que je t'ai dit, le mois passé, sur les chapeaux: toujours la même forme et la même fantaisie; je dois ajouter cependant que le jais reparaît sur le noir, mais sur le noir seulement, et que les feuillages d'or ont à peu près complètement disparu. Pour mon compte, les pieds dans les boues du macadam et l'or sur la tête, cela m'a toujours paru un contraste choquant. Si le clinquant s'en va, j'ai vu sur quelques chapeaux de velours des branches de corail mêlées aux feuillages et aux pé-

tales d'une fleur d'eau. Cet emploi du corail est aussi riche qu'élégant. Le liseron est très à la mode, ainsi que les brides, moitié gaze, moitié tafetas, pour les chapeaux de blondes ou de dentelles. La plume frisée et la peluche continuent, pour les coiffures, de jouir de la vogue ; je crains même qu'elles n'en abusent un peu.....

« Le feu va s'éteindre, ma chère Blanche, tes beaux yeux se ferment ; je te quitte, dors bien, et que, demain, le bain répare tes forces. Je viendrai te prendre à deux heures, pour aller visiter les magasins les plus chers à l'élégance parisienne. Tu y verras déjà quelques étoffes printanières, telles que des levantines de laine à grands quadrillés, destinées à un véritable succès..... Adieu. »

Hélas ! amie, en sortant du bal, en m'endormant au bruit de l'orchestre, me poursuivant jusque dans mon sommeil, j'ai rêvé que tu avais partagé mon plaisir... Beau rêve, tu m'as trompée, mais tu m'as rendue heureuse... Blanche était près de moi. G.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.



Procédé pour décalquer facilement les dessins de broderie.

Par ce nouveau procédé on peut à la minute décalquer le dessin d'une broderie faite, en le reportant sur de la mousseline ou percale destinée à recevoir le pareil dessin.

Il faut avoir deux feuilles de papier assez grandes pour contenir l'objet que l'on veut dessiner, un col par exemple ; il faut que ce papier soit non collé, ceci est très-important. Le papier à écrire est toujours collé, celui sur lequel on imprime est du papier non collé.

On achètera pour 20 centimes de bleu de Prusse, le plus beau possible, en poudre ou en pierre, et, dans ce dernier cas, on l'écrasera pour en obtenir une poussière bleue très-fine. Plus le bleu est de belle qualité, plus il est facile à piler.

Lorsque la poudre sera préparée, on ouvrira une des feuilles de papier et on frottera en dedans les deux pages avec cette poussière bleue jusqu'à ce qu'elles en soient également couvertes (en dedans seulement). On prend alors le col brodé dont on veut copier le dessin ; on l'étend sur la page colorée de bleue, on referme la seconde par dessus et l'on frotte en dessus avec un chiffon blanc, en appuyant également la main partout. Le col se trouve bientôt lui-même couvert de bleu ; on le retire et on le met dans une seconde feuille de papier, également non collé, et qui est restée blanche et sans aucune préparation.

On prend alors le morceau de mousseline destiné à recevoir le dessin, on le mouille légèrement avec une éponge et de l'eau gommée ; lorsqu'il est sec à demi, c'est-à-dire encore humide, on le pose sur le col brodé couvert de bleu et qui est étendu dans la feuille de papier blanc, on referme la feuille et l'on frotte en dessus comme la première fois avec un chiffon et

en appuyant un peu les doigts; le dessin se trouve décalqué dans toute sa pureté, et solidement fixé sur la mousseline.

Le bleu, dont le col brodé se trouve couvert, n'est qu'une poussière inoffensive et qui tombe d'elle-même dans un peu d'eau; le col qui a reçu le dessin ne le garde que jusqu'à l'époque du blanchissage, puisque c'est seulement la gomme qui le fixe sur la mousseline. Avec ce procédé on décalque des plantes, des feuilles et des fleurs simples.



Moyen de distinguer les bons champignons des mauvais.

On prend la moitié d'un oignon blanc ordinaire, dépouillé de sa membrane externe, et on le met cuire avec les champignons. Si la couleur de l'oignon s'altère, qu'elle devienne bleuâtre ou tirant sur le noir, c'est un signe certain que parmi les champignons il y en a des vénéneux. Si après l'ébullition, au contraire, l'oignon reste blanc, il n'y a pas de crainte à avoir.

OUVRAGES DIVERS.



OUVRAGES DE FANTAISIE.

Bourse à quêter (n° 41).

Cette bourse se fait sur velours, moire ou drap, en toutes couleurs; celles que l'on préfère sont ordinairement le cramoisi, le gros-bleu, le vert; pour la Vierge, la moire blanche ou bleu-ciel.

Le dessin et le patron de la bourse sont au n° 40; rien n'est plus facile à tailler; c'est un simple rond dont le dessin marque la dimension. On peut monter soi-même cette bourse; une fois brodée, il s'agit de placer et de coudre au fond un rond de carton, dont la grandeur est indiquée par les rosettes de soutache qui entourent la rosace du milieu. On double ensuite la bourse en peau et l'on brode le haut d'une ganse assortie à la soutache, puis on fait des œillets de distance en distance pour la coulisse, et l'on y ajuste de petits anneaux comme l'on fait au corset, et l'on y passe une ganse d'or. On ajoute de chaque côté deux glands semblables à la ganse, et tout le travail est terminé (*Voir au n° 41*).

Cette bourse, très-riche lorsqu'elle est ainsi faite, peut se simplifier beaucoup en la faisant sur drap soutaché en soie avec les ornements pareils, dans ce cas on la soutache en deux nuances, dont on choisira les couleurs suivant le fond.



Petit panier mauresque au crochet sur bourdon.

Ce petit panier est une fantaisie très-nouvelle que nous devons à M^{me} Sophie Helbronner; rien ne saurait donner l'idée de la grâce et de la richesse de ce charmant travail, facile à exécuter pour toutes les personnes qui ont l'habitude des petits ouvrages au crochet.

Le dessous du panier, que la gravure ne peut représenter, est un rond. C'est par le milieu du rond qu'il faut commencer, comme pour faire un dessous de lampe. Le travail est au crochet, en soie blanche sur bourdon d'or; on tourne en élargissant jusqu'à ce que l'on ait donné au fond du panier la grandeur que l'on désire, puis on continue en remontant et en suivant la forme indiquée sur le modèle jusqu'à l'endroit où vient s'adapter le couvercle.

Lorsque l'on est arrivé là, on recommence le même travail par le haut du couvercle et l'on descend en augmentant suivant l'indication du modèle et jusqu'à ce que l'on ait atteint la largeur exacte du dessous du panier.

Il ne reste plus alors que les ornements; on fait une dentelle or et soie blanche au crochet, dont le dessin est au n° 44, et on la pose en forme de dent sur le crochet, ainsi qu'on peut le voir; puis on fait au crochet plein plusieurs fleurs dont le dessin est au n° 43; le cœur de la fleur est jaune pour figurer les étamines; c'est par là que l'on commence, et l'on travaille en tournant et en augmentant, puis on prend de la soie cerise pour la fleur, et de la soie verte pour la queue et la feuille. Une fois fait, on coud cet ornement au-dessus de la dentelle, ainsi qu'il est indiqué. L'anse est une simple tresse sur bourdon. La gravure est si bien faite qu'elle dispense de l'expliquer. La soie qui accompagne le bourdon est blanche comme celle du panier.



Pale pour autel (n° 20).

Ce dessin, qui représente tous les attributs de la Passion, se brode en soie et or sur moire blanche ou bleue.



PATRONS.

Camisole de nuit ou de matin (n° 1).

Cette élégante camisole se fait en percale, elle est ornée sur les devants et autour, jusqu'à la couture qui sépare les devants du dos, de cinq plis, d'un entre-deux brodé, et d'une petite garniture brodée et festonnée, en percale comme la camisole.

Le n° 1 est le patron du devant par moitié; l'indication est placée près de l'échancrure du cou; le bas est arrondi comme celui des coins de feu; il est replié d'un pouce environ à l'endroit indiqué, il l'est encore une seconde fois à l'endroit qui forme pointe et qui doit se rattacher au morceau du dos et où se trouve inscrite la lettre D; la ligne de l'épaule est marquée d'un A près du cou et d'un B en bas de l'épaule.

Le n° 2, qui est le dos par moitié, est placé dans le même sens; il est également marqué près du cou et sur l'épaule des lettres semblables au devant; il faut les faire rapporter. La ligne où se trouve inscrit le n° 2 est le milieu du dos, où doit se trouver une couture; la ligne qui s'étend en biais en descendant jusqu'à la lettre D doit se placer sur la lettre semblable indiquée à la pointe repliée du morceau du devant. On verra facilement que le morceau du dos est, comme celui du devant, replié en bas du patron.

Les cinq petits plis qui garnissent la camisole se continuent tout autour; mais l'entre-deux brodé et la garniture qui les accompagnent s'arrêtent à la couture du dessous de bras, c'est-à-dire que le dos n'est garni en bas que des cinq plis; il faut avoir soin de soutenir l'entre-deux en le cousant sur le devant aux endroits arrondis de la camisole, autrement il ferait un très-mauvais effet. La petite garniture se fronce légèrement dans toute la partie garnie.

Le n° 3 est la manche de la camisole, le haut en est indiqué; cette manche, presque droite, se fronce au bas sur un entre-deux semblable à celui des devants et qui porte une largeur de 22 cent. Sur cet entre-deux fermé, formant poignet, on coud une bande de percale unie double, de la même largeur que l'entre-deux et d'une hauteur de 4 cent., c'est sur ce bas de manche uni que l'on coud, en les étageant d'une manière égale, deux petites garnitures assorties à celles de la camisole. Ces manches ne ferment par aucun bouton, et comme les manches duchesse sont assez ouvertes pour laisser passer la main, elles sont à la fois très-gracieuses et très-commodes. On pose ensuite au col un poignet en percale unie, double et très-bas; on ajuste sur ce poignet un entre-deux cousu droit qui forme col, et que l'on arrondit légèrement

sur le devant, puis on pose autour une petite garniture froncée dans toute la longueur du col (*Voir l'ensemble n° 4*). La hauteur des garnitures est de 3 cent., celle de l'entre-deux de 4 cent. On trouvera facilement sur les planches du journal des dessins d'entre-deux et de garnitures.



Manche bouillonnée (n° 1).

Le n° 1 est un excellent patron de manche bouillonnée avec un joli dessin de broderie anglaise et plumetis. Les rosettes ombrées se font seules au plumetis, tout le reste du dessin est à jour. On peut remplacer le plumetis par du feston. Ce patron de manche a le grand avantage de ne point tourner sur le bras comme la plupart des patrons de ce genre. Il est échancré du haut et du bas et à fil droit sur la couture.

Le n° 2 est un petit dessin de bande assortie pour le poignet; cette petite bande se pose juste comme un poignet, et ferme également avec un bouton; le petit feston est plus gracieux et plus nouveau que le poignet uni. L'ensemble de la manche est au n° 1 bis



Bonnet de nuit ou de matin (n° 3).

Le bonnet dont on voit l'ensemble à la figurine n° 6 se fait en percale ou jaconas; le n° 3 est la passe qui doit se tailler en biais, la pointe du devant, à la Marie Stuart, s'avance jusque sous le mot *février*, le haut de la passe est terminé par une bordure anglaise et plumetis comme le semé du bonnet. Cette passe, qui est la partie principale du bonnet, s'ajuste à l'endroit de la bordure sur le petit fond n° 4 qui est dessiné dans son entier, et qui doit, ainsi que la passe, être taillé en biais. La coulisse est indiquée par la ligne droite qui se trouve en bas du petit fond.

Le n° 5 est un dessin assorti anglaise et plumetis, pour la garniture; le bonnet est orné de trois rangs sur le devant et d'un seul par derrière, les deux rangs de dessous descendent jusque sur l'oreille, tandis que le troisième descend un peu moins bas que les premiers et se retourne en remontant sur le dessus de la tête en sens inverse des autres rangs pour former une sorte de fanchon (*Voir le n° 6*). Les nœuds et les brides de ce charmant bonnet négligé se font en étoffe semblable; si le plumetis présentait quelque difficulté à exécuter, on pourrait le remplacer par le feston, qui fait avec ce dessin un assez bon effet.

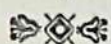


Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

- | | |
|---|--|
| <p>1. Manche bouillonnée, broderie anglaise et plumetis (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</p> <p>1 bis. Ensemble de la manche.</p> <p>2. Petit dessin anglais et plumetis, feston point de rose, pour garniture de camisole, bonnet, petit col, vêtement d'enfant, etc. (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</p> <p>3. Patron de bonnet du matin, broderie anglaise et plumetis (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</p> <p>4. Petit fond du bonnet (<i>V. aux Ouvrages</i>).</p> <p>5. Bande assortie au bonnet (<i>Voir aux Ouvrages</i>). Ce dessin peut servir pour toutes sortes de garnitures, comme pantalon d'enfant, manches, manteaux de lit, peignoir, etc.</p> <p>6. L'ensemble du bonnet du matin (<i>Voir ux Ouvrages</i>).</p> | <p>7. Mouchoir en application sur gros tulle, broderie au plumetis et feston. Ce dessin peut se faire entièrement au feston, il est beaucoup plus riche aussi avec des points de dentelle dans les ronds.</p> <p>8. Dessin nouveau, ornement pour jupon; ce dessin, qui se fait au feston ou au plumetis, se brode au-dessus d'un ourlet de largeur ordinaire, surmonté de cinq petits plis, il fait un ornement très-distingué. Ce genre est beaucoup mieux porté que le feston au bas du jupon.</p> <p>9. A. S. au plumetis.</p> <p>10. Dessin de pale, pour autel (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</p> |
|---|--|

Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

1. Patron de camisole, moitié du devant (*Voir aux Ouvrages*).
2. Moitié du dos (*Voir aux Ouvrages*).
3. La manche (*Voir aux Ouvrages*).
4. Ensemble de la camisole de nuit.
5. Col guipure de Venise. Ce genre, dont la faveur s'accroît chaque jour, est d'une grande richesse. Le col n° 5 est facile à exécuter, il se compose de feston point de rose avec moulinets ou point de dentelle et de simples brides en feston qui lient chaque rangée l'une à l'autre. Pour donner de la solidité à ces brides, il faut les passer en dessus, comme on le fait pour des brides à agrafes, sans piquer l'étoffe; on aura de cette façon beaucoup de facilité pour découper le dessous, et le feston sera plus net et plus solide.
6. Bande riche, broderie guipure de Venise, feston et jours, pour garniture de manches pagodes, duchesse, etc. Ce dessin, d'une grande beauté, peut s'assortir avec le col.
7. Entre-deux, point de Venise, pour manches ou autres objets; assorti à la bande riche n° 6.
8. Entre-deux guipure, feston, point de Venise.
9. Bande guipure assortie au n° 8.
10. Entre-deux riche, petit dessin au plumetis, point d'armes pour poignets, entre-deux de camisole, etc.
11. Dessin mignonette assorti pour garniture de camisole, chemise d'enfant ou autres objets.
12. M. A. Plumetis et point d'armes, point de dentelle indiqué; dessin très-riche.
13. H. B. Plumetis, gothiques ornées.
14. E. V. L. Plumetis à griffes, amandes et œillets.
- Du n° 15 au n° 39, alphabet complet, lettres gothiques simples, plumetis, pour linge de table, mouchoirs de batiste; on peut broder également ce genre en blanc ou en couleur.
40. Bourse à quêttersoutachée (*Voir aux Ouvrages*).
41. Bourse montée, l'ensemble (*Voir aux Ouvrages*).
42. Petit panier au crochet sur bourdon (*Voir aux Ouvrages*).
43. Dessin de la fleur au crochet qui s'ajuste sur le panier.
44. Dessin de dentelle au crochet pour ornements de toutes sortes de meubles, dessus d'édredon, etc.



Explication de la planche de tapisserie coloriée.

N° 1. Fond à grands dessins de fantaisie pour tapis de pied, tapis de table, coussin, etc. En remplaçant les jaunes par de l'or on a un tapis du plus riche effet. Avec la frange de soie il faut alors quatre glands d'or.

N° 2. Fonds à bandes, mêmes usages. Mais comme chaque bande peut être exécutée séparément, l'utilité augmente.

Chaque bande aura : *Au gros point*, sur canevas n° 18, 10 centim.

» » » »	n° 22,	8 »
<i>Au petit point</i> , » »	n° 10,	9 »
» » » »	n° 16,	5 » 8 ^m

N° 3. Étoile pour pelote, coussin et milieu de toute espèce de tapisserie.

Au gros point, sur canevas n° 16, le dessin aura 5 centim.

» » » »	n° 22,	» »	3 » 7 ^m
<i>Au petit point</i> , » »	n° 14,	» »	2 » 7 ^m
» » » »	n° 22,	» »	1 » 8 ^m

N° 4. Petit bouquet pour pelote, buvard, tapis, coussin, meuble, etc.

Au gros point, sur canevas n° 16, le dessin aura 8 c. 2^m de haut, sur 7 c. 9^m de large.

» » » »	n° 20,	» »	6 c. 8 ^m »	» 5 c. 1 ^m »
<i>Au petit point</i> , » »	n° 12,	» »	6 c. 1 ^m »	» 5 c. 7 ^m »
» » » »	n° 18,	» »	3 c. 8 ^m »	» 2 c. 9 ^m »
» » » »	n° 24,	» »	2 c. 8 ^m »	» 2 c. 3 ^m »

N° 5. Coin assorti au n° 2.

N° 6. Coin renaissance d'un très-joli effet. Si l'on remplace le jaune par de l'or, il devient très-riche.



Explication de la gravure de modes.

COSTUME DE BAL. Robe de taffetas, jupe de dessus en tulle formant tunique. Bas de la jupe garni de tulle bouillonné formant quadrille, dans lesquels sont posés de petits piquets de plume. La tunique, le corsage et les manches sont garnis d'effilés et de rubans de plumes marabout.

Coiffure. Composée de roses de crêpe entourées de plumes blanches, feuilles de velours noir et glands de velours noir et or.

COSTUME DE SOIRÉE OU DE THÉÂTRE. Robe de taffetas quadrillé, ornements au corsage composés de velours frappé et d'effilés. Pour coiffure, natte de velours grenat avec lacet d'or.

COSTUME DE BAL ET DE GRANDE SOIRÉE. Robe de taffetas à trois volants; au bord de chaque volant une bande de tulle illusion assez large pour y fixer trois rangs de rubans de gaze à dents. Même garniture au corsage et aux manches. Bouquet et coiffure en plumes.

**MUSIQUE.**5^e Album

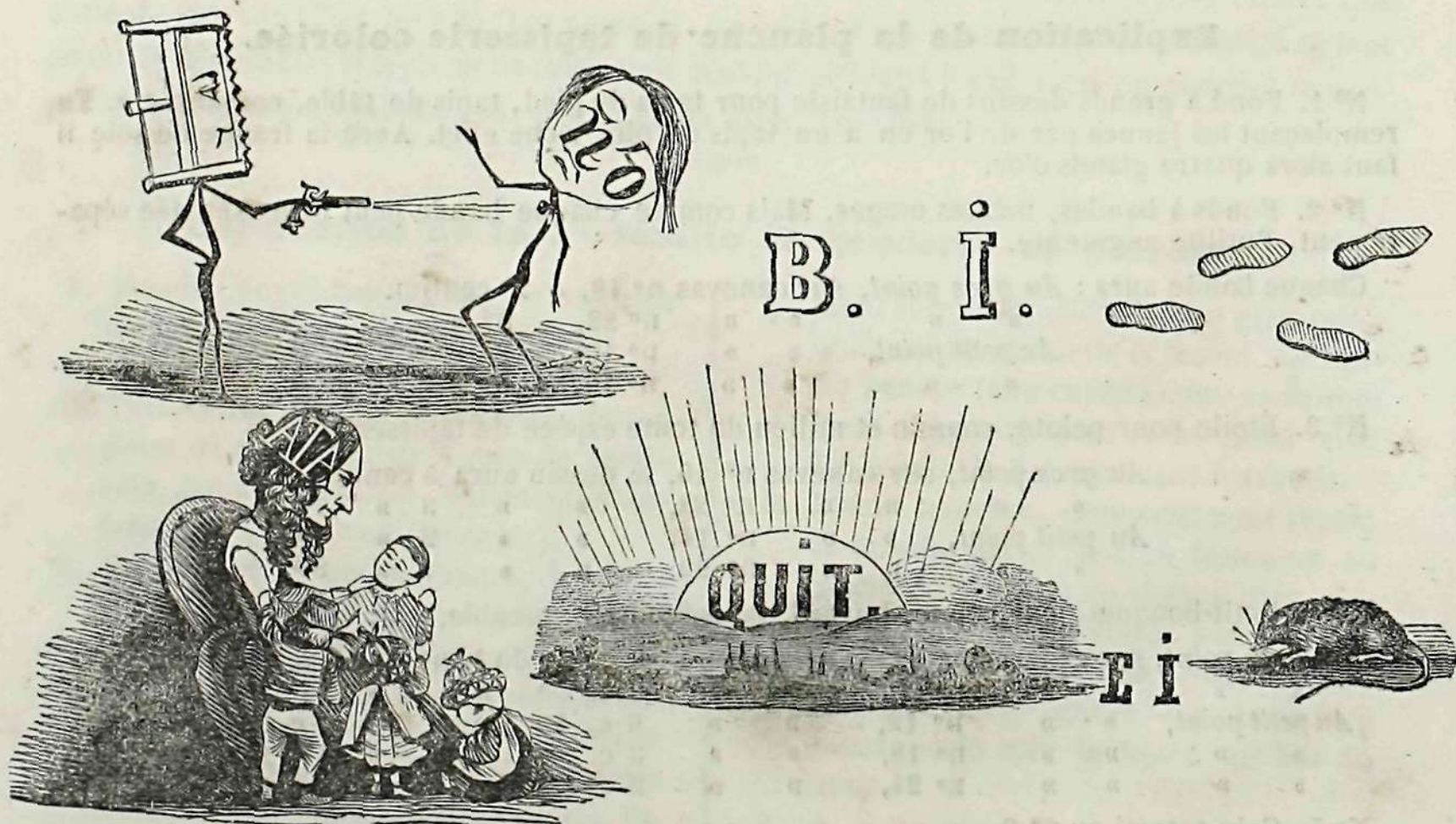
1^o *Sympathie*, fragment de soirée par ALFRED QUIDANT.

2^o *Petits oiseaux*, romance, par L. DEFFÈS.

3^o *Fleur du soir*, polka mazurka, par ADRIEN TALEXY.

**Explication du Rébus du mois de Janvier.**

Il ne faut pas dire du mal de ses amis, encore moins de ses ennemis.

**RÉBUS.**

JOSEPHINE DESREZ, DIR. GÉNÉRALE

Typographie Hennuyer. Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.



Imp. Digeon 63, r. Calande, Paris

25 Février 1854

MAGASIN DES DEMOISELLES.

Ventes par an pour Paris 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (fac simile) 2 sépias, 7 albums de musique, 2 gravures sur acier, 6 planches de modes, 6 planches de tapisseries colorées, 1200 dessins de broderies patrons de grandeur naturelle, petits patrons, ouvrages en maille, filet, crochet, ouvrages nouveaux, rébus illustrés, planche crochet, couleur bleue, planche de petits ouvrages fantaisie en or ou argent.

Bureaux du Journal 51 rue Laffitte